

LIMOILLOU

Non loin de Saint-Malo, la ville aux fiers remparts
Que l'Atlantique embrume et bat de toutes parts,
Sur un vaste plateau désert et monotone,
— Comme l'on en voit tant sur la côte bretonne, —
Au coin d'un champ planté d'arbres agonisants,
Se profile un manoir vieux de quatre cents ans.

L'antique logis est de structure maussade,
Et l'on a peine à croire, en voyant sa façade
Et la mesquine tour lui servant de donjon,
Qu'il ait été construit au temps de Jean Goujon,
Au temps où l'astre qu'on nomme la Renaissance
Versait tout son éclat fastueux sur la France.

Depuis déjà longtemps il n'est plus habité,
Et l'on se sent ému de sa viduité.

Le haut mur qui l'enclôt se lézarde et se gerce ;
Son vitrage est en poudre, et le vent et l'averse
S'engouffrent à travers ses treillages jaunis
Où des essaims d'oiseaux nocturnes font leurs nids ;
L'ossature du toit s'affaise et se disloque ;
Chaque volet s'éraille et pend comme une loque ;
Chaque plancher moisit et craque sous les pas ;
Partout où les rayons du soleil n'entrent pas
Librement l'araignée ourdit ses sombres toiles ;
Le soir par le plafond ou compte les étoiles
Et l'on voit clignoter aux soliveaux souillés
L'éclair des grands yeux ronds des hiboux éveillés.
Tout cet intérieur vous attriste et vous glace ;
Et bientôt Limoilou ne serait qu'une masse
Informe de débris à l'aspect menaçant,
Et dont n'oserait plus s'approcher le passant,
Si ses murs, aussi froids et mornes que tes tombes,
N'enssent été construits à l'épreuve des bombes.